

Salah Stétié, ambassadeur des peintres

ARTS Ancien diplomate, l'écrivain et poète libanais disperse à Drouot, le 21 mai, sa collection de beaux livres et de tableaux signés Picasso, Ernst ou encore Xavier Valls.

C'

VALÉRIE SASPORTAS
vsasportas@lefigaro.fr

est un poète, né il y a quatre-vingt-quatre ans dans une famille bourgeoise musulmane, arabophone, d'un Liban sous mandat français, et qui reçut le grand prix de la francophonie de l'Académie française en 1995, longtemps après avoir fondé *L'Orient littéraire et culturel*, supplément du quotidien libanais francophone *L'Orient*. C'est un diplomate, ancien secrétaire général du ministère libanais des Affaires étrangères et délégué permanent du Liban auprès de l'Unesco. Salah Stétié aura marqué son temps et lié sa vie d'amitiés avec des grands peintres : Picasso, Max Ernst, César, Alechinsky, Vieira da Silva, Zao Wou-ki ou encore Xavier Valls, le père du premier ministre. Il a signé de nombreux livres de ces artistes qui font partie de sa collection mise aux enchères par le commissaire-priseur Jean-Claude Renard, le 21 mai, à Drouot. Trois cents œuvres sans prix de réserve fixés par l'expert, Marc Ottavi. « *Mon œil est gourmand de leurs formes, de leurs couleurs, de leurs traits. Grâce à eux, j'ai d'autres mondes que le mien à ma disposition* », affirme-t-il. Avant de s'expliquer sur les raisons de cette vente : « *Le cardinal Mazarin, sur la fin de ses jours, s'était exclamé dans son cabinet de curiosités : "Dire qu'il va falloir quitter tout cela !" Je veux, moi, quitter librement mes amis.* » En exclusivité pour *Le Figaro*, Salah Stétié nous a reçus dans sa maison de La Verrière (78) autour d'un thé et de petits gâteaux libanais.

LE FIGARO. – Vous souvenez-vous de votre premier choc artistique ?

Salah STÉTIÉ. – Oui, certes. Il s'est déroulé en deux temps. Dans ma maison d'enfance, il n'y avait pas vraiment de tableaux, mais mon père était amateur de calligraphie. Enfant, je ne comprenais rien à ces lignes tordues qui faisaient sur lui l'effet d'une chanson. Je garderai toute ma vie un grand respect pour la magnifique calligraphie arabe, turque ou persane, et me suis lié d'amitié avec des agents majeurs de cet art, vivant en France : Saggar, Ghani Alani, Massoudy, avec qui j'ai fait des livres d'artiste. Le deuxième choc de la beauté, occidental, je l'ai reçu quand l'un de mes maîtres à l'École supérieure des lettres de Beyrouth m'a mis sous les yeux une copie de la sublime gravure de Dürer, *Melancholia*. Du haut de mes 18 ans, j'en fus bouleversé. J'évoque cet épisode dans mes Mémoires à paraître fin septembre chez Robert-Laffont.

Quel a été le premier artiste à vous avoir ému à votre arrivée à Paris ?

Mon premier ami parisien ne fut pas un peintre mais un sculpteur encore dans l'œuf et déjà iconoclaste : César, massier à l'École des beaux-arts, désargenté comme un astre en train de tourner au rouge, et avec qui, régulièrement, je batiais le pavé de Saint-Germain-des-Près. Nous parlions de tout avec César, beaucoup d'art, et aussi de rien : avec nos petits moyens, nous pouvions juste nous payer les mauvais cafés de l'immédiat après-guerre, des sandwiches au beurre-fromage et parfois un verre de vin pour la fille qui nous accompagnait si nous lui voulions du bien. C'est lui qui m'a introduit dans des ateliers (celui de Zadkine,

entre autres) et m'a appris une certaine forme d'intransigeance dans le jugement sur les œuvres.

Votre collection compte deux toiles de Xavier Valls, le père du premier ministre...

Oui, je l'ai rencontré chez Suzanne Tézenas, qui nous réunissait, avec quelques amis, Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Pierre Boulez, au Domaine musical, une société des concerts qui dura de 1954 à 1973. J'aimais beaucoup la peinture de Xavier Valls, très balthusienne. Il fit d'abord mon portrait. Puis m'offrit le dessin d'un couteau pour mon mariage qui a duré vingt-trois ans.

Quel peintre auriez-vous aimé être ?

Aucun. Je ne veux pas être peintre, parce que je me suis voué de tout mon être à la poésie, centre et périphérie.

À quoi vous sert la poésie ?

La poésie ? Elle ne sert à rien qu'à donner des nouvelles du cœur et de l'âme. La poésie, qui dans le monde entier a longtemps signé les siècles – celui de Ronsard, de Shakespeare ou d'Hugo –, témoigne de sa gloire au passé et peut-être prépare-t-elle l'avenir en tentant de sauver tout ce qui peut l'être de l'homme et de sa langue.

Le marché de l'art est-il pour vous un outil diplomatique ?

L'art, en tout cas, pose aujourd'hui des problèmes à la diplomatie. J'ai été le premier président du Comité intergouvernemental pour le retour des biens culturels, objets d'une appropriation illégale ou de trafics illicites, à leur pays d'origine, installé par l'Unesco vers le milieu des



Portrait à l'encre de Chine de Salah Stétié par Albert Féraud (vers 1990).

années 1970. J'y suis resté sept ans. J'ai eu à m'occuper du Code d'Hammurabi, des marbres du Parthénon exportés en Angleterre par Lord Elgin et qui constituent depuis l'une des merveilles du British Museum. La diplomatie culturelle est désormais aussi présente dans les chancelleries et les ministères que la diplomatie politique ou économique.

Au Louvre, le projet de département dédié aux arts des chrétientés d'Orient a été abandonné. Comment réagissez-vous ?

C'est une erreur regrettable. Les arts de Byzance et des chrétientés d'Orient sont, dans tous les domaines de la créativité, des arts accomplis, héritiers de bien des civilisations antérieures et ancêtres de bien des civilisations ultérieures. Cela est d'autant plus triste que les cultures, arts

et rituels issus de Byzance sont encore vivants de façon quotidienne à travers les traditions des chrétientés d'Orient et, par contamination, avec les arts de l'islam qui, comme chacun sait, ont partagé avec Byzance bien des positions philosophiques et théologiques autant que de techniques de réalisation. Les rituels byzantins et leurs projections sont également toujours actifs dans toute la Russie chrétienne et l'ensemble de l'Europe orthodoxe. De prime abord, cette suppression me paraît une facilité et, à la limite, une absurdité. À mon sens, le British Museum, ne l'aurait pas fait. ■

Drouot-Richelieu, salle 7, 14 heures,
9, rue Drouot, Paris IX^e.

L'intégralité de cet entretien
sur www.lefigaro.fr